

du casque semble prêt à flamber. Le commis, les yeux douloureux, fixe désespérément la ligne sombre qui, à l'horizon, ferme la fournaise. D'abord imprécise et chimérique, la forêt s'affirme maintenant, la bonne forêt où la vie va renaître sous l'humide splendeur des palmes et des lianes. Les six coulis d'escorte prennent le trot, leurs bambous allégés par l'espoir de la halte. Épuisé, souffrant de sa pensée qui s'évapore, le commis s'obstine à une rageuse protestation... Pourquoi l'a-t-on envoyé au Laos? Ce n'est pas son métier, cette course au désert incendié; il est parti pour les bureaux, à cause de sa belle écriture et de sa comptabilité... c'est bon pour ceux qui rengagent aux marsouins..., rond de cuir, voilà ce qu'il est, rond de... Une fraîcheur subite calme sa fièvre. On est enfin sur la lisière de la forêt: sur le sol calciné, un gigantesque banyan épanouit son ombre circulaire et noire. Sans attendre l'ordre, les coulis ont jeté les charges, s'acroupissent entre les racines, manipulent leurs chiques. On cherchera l'eau plus tard; l'évasion du soleil est un salut déjà. Le commis débride en hâte son poney, fouette l'herbe de sa cadouille à cause des serpents et s'allonge, somnolent, la tête sur sa selle. Dans une demi-heure précise, on poussera jusqu'à l'arroyo, une courte demi-heure de repos, d'oubli... Le commis dort, béatement.

Son rêve est heureux. Finis les vagabondages dans la forêt des fièvres, les mornes semaines en pirogue, le lourd ennui du commissariat perdu. Hanoï, les camarades,